

Henry SCOTT-STOKES

Mort et vie de Mishima

Traduit de l'anglais
par Léo Dilé



Éditions Picquier

SOMMAIRE

Prologue	11
----------------	----

I

LE DERNIER JOUR

1. En route pour la parade	41
2. Le combat dans le bureau du général.....	43
3. <i>Tenno Heika Banzai!</i>	60
4. Hara-kiri	65
5. « Il a perdu la raison ».....	70

II

DÉBUTS DANS LA VIE

(1925-1939)

1. <i>Le Chrysanthème et le Sabre</i>	73
2. Naissance	75
3. Contes de fées et fantômes	82
4. Ecole et adolescence	90

III
LA FORMATION DE MISHIMA YUKIO
(1940-1949)

1. Enfant de l'histoire ancienne	109
2. L'« ironie » de tout cela	116
3. Jours terribles	130
4. Le protégé de Kawabata.....	143

IV
LES QUATRE FLEUVES
(1950-1970)

1. Les tableaux d'une exposition	153
2. Le fleuve de l'Écriture	155
1950-1954	155
1955-1963	173
1964-1970	204
3. Le fleuve du Théâtre	246
4. Le fleuve du Corps.....	262
5. Le fleuve de l'Action	276
<i>Patriotisme</i>	276
Pique-nique sur le Fuji-Yama.....	298
Saunas et discrétion.....	331
<i>L'Ange en décomposition</i>	347
Epilogue (1995)	361
<i>Glossaire</i>	393
<i>Chronologie</i>	401
<i>Remerciements et sources</i>	408
<i>Bibliographie</i>	411

PROLOGUE

Impression personnelle

J'ai vu pour la première fois Mishima Yukio, dont le nom se prononce Mi-shi-ma, avec des voyelles brèves et des syllabes également accentuées, le 18 avril 1966, alors qu'il prononçait une allocution à l'issue d'un dîner au Club des correspondants étrangers à Tokyo. On parlait de lui comme d'un futur lauréat du prix Nobel de littérature, d'où son invitation au « club de la presse ». Il y vint accompagné de son épouse, Yoko. Après avoir pris un verre avec les membres de la direction, les Mishima s'assirent à la table d'honneur, à côté d'un journaliste de l'*Associated Press*, John Roderick, alors président du club. J'avais beau être placé à quelque distance de la table d'honneur, je pouvais constater que Mishima, pour un Japonais, avait un visage remarquablement mobile aux épais sourcils noirs, les cheveux coupés en brosse, et qu'il conversait couramment en anglais. Sa femme avait l'air modeste, effacé, mais elle était jolie, avec des lèvres un peu plus charnues que les autres Japonaises.

Dans sa présentation, ce soir-là, John Roderick retraça la carrière et l'œuvre de Mishima Yukio. Né Kimitake Hiraoka en 1925, il était le fils aîné d'une famille de la grande bourgeoisie de Tokyo ; après de brillantes études scolaires, il s'était vu décerner une récompense

de l'empereur pour avoir été reçu premier de sa classe aux Gakushuin (Ecole des pairs) en 1944. Appelé sous les drapeaux l'année suivante, il fut réformé, et ne servit pas dans l'armée impériale japonaise. Après la guerre, la publication de sa première œuvre majeure, *Confession d'un masque*, en 1949, le rendit célèbre ; à vingt-quatre ans, il fut salué comme un génie. Après quoi, ses romans importants furent *Le Tumulte des flots* (1954) et *Le Pavillon d'Or* (1956), l'un et l'autre traduits et publiés en Amérique. Mais, à ce que disait Roderick, Mishima était beaucoup plus qu'un simple romancier. Auteur dramatique, sportif et acteur de cinéma, il venait de terminer un film tiré de sa nouvelle intitulée *Patriotisme*, où il s'était mis lui-même en scène dans le rôle d'un lieutenant qui se fait hara-kiri. Homme aux talents nombreux et variés, Mishima était le « Léonard de Vinci du Japon moderne ».

Dans sa propre allocution, Mishima s'étendit sur ses expériences de guerre. Il décrit le bombardement de Tokyo, en 1945 : « Le plus beau feu d'artifice que j'aie jamais vu. » Sa péroraison, qui succédait à une mention joviale de son épouse (« Yoko, déclarait-il, n'a pas la moindre imagination »), était la suivante, dans son anglais plein de force, quoique souvent incorrect :

Mais parfois, parfois au cours d'une vie aussi paisible (Mishima venait d'évoquer son existence conjugale) – nous avons eu les deux enfants –, le vieux souvenir me revient pourtant à l'esprit.

C'est le souvenir de pendant la guerre, et je me rappelle une scène qui s'est passée pendant la guerre, alors que je travaillais à l'usine d'avions.

Pour amuser les étudiants qui travaillaient, on y a projeté un film tiré du roman de M. Yokomitsu. On était peut-être en mai 1945, tout à la fin de la guerre, et tous les étudiants – j'avais vingt ans – ne pouvaient pas croire que nous allions survivre à la guerre. Et je me rappelle une scène de ce film. Il y avait une rue, une scène de rue à Ginza, avant la guerre, un

tas d'enseignes au néon, de magnifiques enseignes au néon ; ça brillait, et nous croyions que nous ne pourrions jamais voir tout ça dans notre vie. Mais, vous le savez, nous le *voyons* en réalité en ce moment même, dans la rue de Ginza, il y a là de plus en plus d'enseignes au néon. Mais quelquefois, quand le souvenir de pendant la guerre me revient à l'esprit, une certaine confusion se produit dans mon esprit. Cette enseigne au néon sur l'écran pendant la guerre et la *véritable* enseigne au néon dans la rue de Ginza, je ne peux distinguer laquelle est illusion.

Cela pourrait bien être notre... mon thème fondamental et l'idée romantique fondamentale que je me fais de la littérature. C'est le souvenir de la mort... et le problème de l'illusion.

Mishima s'exprimait avec lenteur en articulant ses paroles. Sa prononciation lui était propre ; il disait « eurtiste » au lieu d'« artiste ». Ses fautes d'anglais ne paraissaient pas l'inquiéter ; à cet égard, il était remarquablement peu japonais.

Après le discours, les correspondants étrangers posèrent des questions. Je voulais savoir ce que Mishima, qui venait de parler si librement de la guerre, pensait de l'entrée du Japon dans la Seconde Guerre mondiale. Il déclara considérer que le tournant avait été l'affaire Ni Ni Roku du 26 février 1936, le plus spectaculaire des nombreux coups d'Etat qui eurent lieu au Japon dans les années 1930. Un autre journaliste, Sam Jameson (*Chicago Tribune*), interrogea Mishima sur l'origine de la pratique japonaise du seppuku, comme les Japonais appellent le hara-kiri : l'expression « hara-kiri » n'est presque jamais employée au Japon. Mishima répondit (j'ai quelque peu corrigé son anglais) :

Un jour, Mr. Basil Wright, le cinéaste anglais, m'a posé cette question, et je lui ai répondu par lettre : « Je ne puis croire à la sincérité occidentale parce qu'elle est invisible ; mais à l'époque féodale, nous croyions que la sincérité résidait dans nos entrailles ; et s'il nous fallait montrer notre sincérité, nous

devions nous trancher le ventre pour en sortir notre sincérité *visible*. C'était aussi le symbole de la volonté du soldat, le samouraï ; tout le monde savait que c'était le moyen le plus douloureux de mourir. Et si l'on préférait mourir de la façon la plus atroce, c'est qu'elle prouvait le courage du samouraï. Ce mode de suicide était une invention japonaise, que les étrangers ne pouvaient imiter ! »

De gros rires de l'auditoire ponctuaient les propos de Mishima. Il fit chorus avec un *heuh-heuh-heuh* bizarrement rauque.

Un an plus tard, envoyé de nouveau à Tokyo comme chef du bureau du *Times* de Londres, j'en vins à bien connaître Mishima, à la suite d'une première rencontre que je sollicitai moi-même au début de 1968. J'ai reconstitué une image de notre amitié à partir de journaux et de notes prises entre 1968 et 1970, les trois dernières années de sa vie.

Mars 1968. Rencontré Mishima Yukio pour la première fois cette semaine. Nous avons rendez-vous à l'hôtel *Okura*. J'ai confondu le lieu de rencontre. Il attendait au bar du Chêne ; j'étais en bas, au bar des Orchidées. Au bout d'une demi-heure, le garçon m'a apporté un message : « M. Mishima vous attend au bar du Chêne. » J'y suis monté, et l'ai repéré tout de suite, assis dans un fauteuil, face à l'entrée. Première impression : irrité qu'on l'ait fait attendre ; pourtant, il s'est aussitôt levé d'un bond et avancé pour me serrer la main, avec un large sourire. Mishima ne m'arrivait qu'à l'épaule ; il doit avoir une quinzaine de centimètres de moins que moi. Les cheveux coupés très court. Un homme charmant, captivant. Fort peu japonais ; parle anglais couramment ; occidental dans ses gestes et sa façon de s'exprimer ; drôle de rire du fond de la gorge, très rauque... interminable *heuh-heuh-heuh* ; un rire gênant. Adore attirer l'attention ; très conscient des regards d'autrui (les barmen le connaissaient bien ;

les autres clients l'avaient remarqué). Portait costume, chemise et cravate, à l'occidentale. Très cérémonieux dans un sens ; ne parlait pas de lui. Intrigué par la politique japonaise et les problèmes de défense internationale ; mal informé. Au bout d'un moment, nous sommes allés dans ma chambre (à l'*Okura*), et nous avons bu la majeure partie d'une bouteille d'eau-de-vie. L'alcool lui assombrissait et lui rougissait le teint, ce qui du moins est japonais. A fumé avec un vif plaisir un gros cigare. Donnait une impression d'énergie titanesque. Il a refusé l'eau-de-vie après onze heures (a l'habitude de travailler la nuit) et est rentré chez lui ; il a promis de garder le contact. Peut-on être moins japonais ? Très direct, il vous regarde droit dans les yeux. Il paraît plein de confiance en lui, et satisfait de son existence.

Mai 1968. Invité par Mishima chez lui pour dîner. Autres convives : Muramatsu Takeshi, critique littéraire et spécialiste de littérature française (il me rappelait un peu le genre *Action française* ; même mélange d'idées de droite et d'intelligence que l'on rencontrait à *L'Action française* dans les années 1930), et une importante personnalité des *Jieitai* (les forces armées, le plus souvent appelées forces d'autodéfense). Surpris du luxe dans lequel vit Mishima. Demeure moderne à trois étages, située bien en retrait de la route, dans une paisible banlieue de Tokyo – au sud-ouest de la ville ; un jardin fort vaste pour une maison japonaise ; dedans, un énorme Apollon sur un piédestal, entouré d'un genre de mosaïque (ne l'ai pas bien regardée). Le tout reluisant de propreté, et peint de frais ; surtout noir et blanc. Maison très solide aux murs solides, peints en blanc. Femme de chambre à la porte, en bonnet et tablier ! Introduit dans une pièce du bas, pleine de meubles, aux rideaux épais, puis en haut d'un escalier raide, d'un côté de la salle de réception, dans une petite alcôve où l'on nous sert des boissons et des amuse-gueule ;

Mishima se dresse au-dessus d'une grande table roulante où sont les boissons. Conversation agressive : au Japon, jamais été soumis à pareil tir de barrage. Mishima donne le signal : « Pourquoi vous intéressez-vous à nous autres, gens de droite ? » Accompagne cela d'un rire monstrueux qui ne me laisse aucune chance de répondre. Muramatsu caustique et malin : rarement rencontré intelligence plus pénétrante ; mal à l'aise avec lui physiquement : un être nerveux aux gros sourcils. Dîner servi à table en bas par Yoko, qui ne s'assied avec nous ni ne nous adresse la parole. Mishima la traite en servante, à la mode japonaise. Après dîner, eau-de-vie et cigares. Ne connais pas d'autre intellectuel japonais qui reçoive ainsi à l'occidentale. Pas sûr de pouvoir prendre au sérieux ces « idées de droite » qu'avoue Mishima. Plus une plaisanterie qu'autre chose ? Toutefois, une énorme tension dans la pièce autour de lui ; sentiment d'être sous pression.

26 juillet 1968. N'avais pas vu beaucoup Mishima cet été ; mais reçu lettre hier. Propose que je descende le voir à Shimoda pendant les vacances d'été ; dit passer toujours ses vacances à l'hôtel *Shimoda Tokyo* avec sa famille (femme, deux enfants). Etrange lettre. Mishima écrit que Hinuma Rintaro (critique et ami à lui) vient de mourir, Hinuma, dit-il, lui a souvent déclaré que le suicide serait l'unique solution à sa carrière littéraire (celle de Mishima). Depuis la mort de Hinuma, ajoute-t-il, cette remarque au sujet du suicide a pris l'aspect d'un commentaire sérieux. Cette lettre me trouble ; ne sais ce qu'il veut. Ne suis pas disposé à entrer dans un scénario de suicide avec Mishima que je connais à peine ; n'irai pas à Shimoda, et ne répondrai pas à la lettre. Ne puis pas ne pas déceler dans cette curieuse lettre à un presque inconnu de l'apitoiement sur soi-même ; un peu dégoûté.

25 septembre 1968. Mishima a fait paraître dans *Chuo Koron* (la principale revue intellectuelle) un étrange

article où il affirme que l'empereur devrait de nouveau présenter le drapeau. Ne peux le suivre dans cet article intitulé *Bunkaboeiron (De la défense de la culture)*. Ai écrit un papier pour le *Times*, où je critique cet essai. Ne comprends pas pourquoi un écrivain devrait se mêler ainsi de politique. Le plus énigmatique de cet essai, c'est qu'il n'existe aucun lien entre le corps du texte et sa conclusion pratique (que l'empereur devrait présenter le drapeau comme il faisait avant la guerre); un article bizarrement vaseux pour un auteur aussi connu; arguments faibles. Ai rendu compte des idées politiques d'autres écrivains de premier plan (Abe, Oe), opposant les attitudes de droite de Mishima aux idées de gauche de presque tous les autres auteurs japonais.

29 octobre 1968. Le prix Nobel est allé à Kawabata. Mishima s'est précipité à Kamakura pour être le premier à féliciter Kawabata. Une photographie parue dans la presse les montre tous deux ensemble; Mishima fait son grand sourire, et Kawabata, comme d'habitude, a l'air intimidé; front énorme et regard mélancolique. Mes amis japonais ont l'impression que Mishima est jaloux de Kawabata; la presse et les interviews ont si fréquemment cité Mishima comme futur lauréat du Nobel, premier Japonais à remporter le Nobel, etc. Je soupçonne que ce n'est pas aussi simple. Mishima pas *seulement* jaloux. Un homme complexe.

Novembre 1968. N'ai pas vu Mishima, mais il semble avoir fondé un genre d'« armée personnelle ». Le *Sunday Mainichi* (hebdomadaire amical envers Mishima) publie un compte rendu là-dessus. En vérité, je n'arrive pas à le croire. Qu'a-t-il besoin d'une armée personnelle? Ça paraît fou. Est-ce une réaction quelconque au fait qu'il n'ait pas eu le Nobel? Je ne crois pas: la chronologie ne concorde pas. Il semble avoir créé sa petite armée, appelée la Tatenokai (Société du bouclier), avant la nouvelle du

Nobel. Dois l'appeler pour savoir ce qu'il peut bien trafiquer. Pourrait faire un bon papier pour le *Times*. « Un écrivain célèbre fonde une milice privée », etc. Mais ça paraît trop bête.

Décembre 1968. Rencontré Mishima, après lui avoir téléphoné la semaine dernière. Il déclare qu'il est vrai qu'il a une « milice privée ». Il a continué à jacasser sur la nécessité d'une milice civile et de « rétablir le sabre » au Japon ; a parlé du *Chrysanthème et le Sabre*, de Ruth Benedict, disant que cela insistait trop sur le premier (les arts) et pas assez sur le second (la défense). N'arrive pas à comprendre où Mishima voulait en venir. Tout ce jeu de la milice privée me paraît stupéfiant et bête. Aussi très drôle, si Mishima dit vrai. Il traitait toute l'affaire en plaisanterie. Disait que les uniformes étaient fantastiques, et riait aux éclats. Assurait qu'ils avaient été dessinés par l'unique tailleur japonais (Igarashii Tsukumo) qui eût fait un uniforme pour de Gaulle. Difficile de savoir ce que signifient ces clowneries de Mishima. Homme extraordinairement séduisant : on ne saurait moins se soucier du qu'en-dira-t-on.

Février 1969. Mishima téléphone pour demander si je veux voir la Tatenokai en action, quelque chose comme des manœuvres nocturnes sur le Fuji-Yama. Incapable de résister. Paraît trop beau pour être vrai. Un peu fatigant d'aller courir ainsi la nuit, mais il ne se passe rien d'autre au Japon pour le moment. Semble que la gauche estudiantine (la *Zengakuren*) soit en train de céder devant la police. Les émeutes se font de plus en plus molles ; et la police par là-dessus, avec des gaz lacrymogènes. Sommes-nous en train d'assister à une résurrection de la droite, par suite des excès de la gauche ? Ou bien Mishima fait-il uniquement le pitre ? Si oui, c'est un pitre séduisant. Lui ai dit que j'irais sur le Fuji-Yama passer en revue ses troupes ; il a éclaté de rire. *Heuh-heuh-heuh*. Interminablement.

D'autres amis japonais considèrent la Tatenokai comme une blague. Je n'en suis pas sûr à cent pour cent.

Février 1969. Invité à une séance de karaté de Mishima. Déjà promis d'y aller auparavant, et renoncé au dernier moment (il était venu au bureau du *Times* me demander où j'étais passé). Pas ma première expérience de karaté mais la première avec Mishima. Je n'étais pas très en forme, et n'ai pu me tirer de tous les exercices assez faciles que nous avons faits. Ça ne me disait pas non plus grand-chose de me prosterner devant un autel shintoïste, fût-ce pour la forme. Intéressant de voir Mishima lui-même en train de faire du karaté. Il consacrait un effort stupéfiant à ses exercices ; pliait, craquait, gémissait. Mais en réalité, il était un peu raide ; ne crois pas qu'il devienne jamais très fort au karaté, auquel il ne s'est mis que depuis deux ans. A son âge, il n'est plus assez souple, voilà tout. Je l'ai vu affronter des hommes plus jeunes, et cela sautait aux yeux. Tout à côté de nous, au gymnase, deux petits garçons faisaient des exercices, des victimes de la thalidomide, sans bras, les mains sur les épaules ; des mères tristes les accompagnaient. Mes yeux faisaient la navette entre ces enfants et Mishima. Atmosphère étrange. Pauvres mères. Ne pense pas que je referai du karaté. En tout cas, pas dans l'immédiat.

16 mars 1969. Rentré du Fuji-Yama à la fin de la semaine dernière. N'arrive pas à comprendre la Tatenokai. Nous avons défilé sur les pentes du Fuji-Yama comme une bande d'imbéciles. Du moins faisait-il un temps délicieux (il a fallu renoncer aux manœuvres de nuit à cause de l'épaisseur de neige). Neige crémeuse. Grande envie de skier ou de faire l'ascension de la haute montagne. Nous avons marché des heures dans la neige. La Tatenokai n'a pas d'habileté militaire et très peu d'entraînement. Écrit papier pour le *Times*, mais la farce de la « milice privée » m'ennuie un peu. Ne vois

pas où ça mène. Uniformes fantastiques, goût kitsch de Mishima, c'est à peu près tout. Couleur, un genre de jaune brunâtre ; des rangées de boutons de cuivre, qui descendent sur le devant, font une taille de guêpe aux jeunes hommes de Mishima. S'agit-il d'un club homosexuel ? Aucune preuve de cela. Dans l'exercice de la Tatenokai, je ne vois vraiment rien de plus que les uniformes. Rencontré Morita, apprenti chef de la « milice privée » ; un terne garçon d'environ vingt-trois ans ; semble dévoué à Mishima qu'il paraît confondre avec l'empereur. A quoi tout ça rime-t-il, pour l'amour du ciel ? En regagnant Tokyo avec moi en voiture de louage, Mishima s'est endormi. Enfin, une preuve qu'il s'agit d'un être humain qui a besoin de sommeil ainsi que nous autres. Très fatigué par l'exercice. Ai fait prendre une photo que je garderai en souvenir. Quelqu'un du camp Fuji me l'a fait parvenir ; on m'y voit, une fluxion à la joue, assis dans la neige, en train de déjeuner avec Mishima (j'essaie de digérer un plat effrayant appelé *sekihan*, riz collant et haricots rouges). L'image montre un Mishima un peu criminel, presque patibulaire ; il lui arrive en effet d'avoir cet air-là. Au camp, m'a dit que maintenant ses livres se vendent comme des petits pains. D'après lui, *Neige de printemps* s'est déjà vendu à deux cent mille exemplaires au cours des deux premiers mois. Je me demande ce que sera son roman. La tétralogie complète, veux-je dire. Ça paraît lui demander beaucoup de travail. Mais que signifiait cette lettre de l'an dernier ? N'ai jamais posé la question à Mishima. En un sens, je ne veux rien savoir de ses problèmes personnels, cette affaire de suicide, etc. C'est son affaire et non la mienne.

Avril 1969. Philip Whitehead m'a téléphoné de Londres – il est maintenant un important réalisateur à la Thames TV. Après lecture de mon article sur la Tatenokai dans le *Times*, veut envoyer une équipe afin de filmer Mishima.

Nous avons eu quelques éclats de rire au téléphone. Il envoie un reporter appelé Peter Taylor.

Avril 1969. Monté au Fuji-Yama pour présenter Taylor à Mishima. Mais il n'a pas voulu nous laisser voir la Tatenokai à l'entraînement. Il semble que mon article ait fait l'effet d'un pavé dans la mare aux *Jieitai* ; il a été question de limoger un général pour négligence. Le problème, à ce qu'il semble, c'est que le *Times* ait employé le mot « droite » pour décrire la Tatenokai dans un titre. En réalité, j'utilisais le même terme dans mon article ; mais en fait, c'est le titre qui a provoqué l'incident. C'est la première fois que les *Jieitai* se voient attaquées pour avoir entraîné la Tatenokai. Mais c'est bien fait ! Les *Jieitai* sont un peu sottes. A moins que la Tatenokai ne soit qu'une farce de Mishima ?

Ce dernier a accepté de nous rencontrer de retour à Tokyo pour montrer le film *Patriotisme* à Taylor et aux autres membres de l'équipe de télévision ; il nous offrira aussi à dîner. Une occasion de revoir cette étrange maison et son bric-à-brac victorien.

Avril 1969. Passé la soirée d'hier chez Mishima, avec Taylor. Nous y sommes restés jusqu'à minuit, à boire de l'eau-de-vie et à fumer de gros cigares. Pareil au plus généreux des grands manitous, Mishima offrait les cigares à la ronde. Il y a eu une étrange scène en haut, après le dîner (servi par Yoko, qui ne s'est pas assise avec nous – curieuse combinaison chez Mishima d'Occidental et de Japonais ; du moins aurait-il pu autoriser sa femme à nous adresser la parole !). Sommes montés ; Mishima a sorti son eau-de-vie et nous a demandé s'il nous plairait de voir ses sabres. Sur notre réponse affirmative, il est descendu et remonté avec un ballot d'armes enveloppées dans des linges ; il avait une douzaine de couteaux, sabres et ainsi de suite. Mishima tout excité au sujet de ses lames ; mais, dans ma complète ignorance

du pedigree des sabres, je ne pouvais guère répondre à son enthousiasme. Tous les sabres étaient affilés et ornés de jolis motifs ; des motifs très subtils. Mishima a fini par demander à Taylor s'il souhaitait savoir comment s'exécutait le hara-kiri classique ; m'a fait agenouiller par terre et feindre de m'ouvrir le ventre. Pendant ce temps, il me visait le col avec son sabre. Semblait vouloir me décapiter ! Il riait de son rire rauque ; je me suis remis debout avec des fourmis dans la nuque ; j'ai vu Mishima, riant toujours à gorge déployée, tenant dans ses mains trois pieds d'acier tranchant comme un rasoir. Un long sabre à poignée pour les deux mains ; magnifiques incrustations noir et blanc, en forme de diamant. Une arme ancienne, XVII^e siècle, je crois. Et beaucoup trop tranchante.

Avril 1969. Quelle passion pour les sabres a Mishima ! Hier, il nous a envoyés dans une salle de Shinjuku, où il avait organisé une projection de *Patriotisme*. Je n'ai pu regarder l'écran d'un bout à l'autre de ce film. Il est court, une vingtaine de minutes seulement. Et il comporte une interminable scène de hara-kiri, interprétée par Mishima, également réalisateur du film. Je ne l'ai pas regardé s'ouvrir le ventre. J'ai fermé les yeux de toutes mes forces, en attendant la fin du film. Bande-son : la marche funèbre du *Crépuscule des dieux*, de Wagner. Goût détestable ! Les autres paraissaient capables de regarder le film ; pas moi. Et d'où lui est venue l'idée d'utiliser du Wagner ? Je parie qu'il n'a pas acquitté les droits. Je suppose que le sang du film provenait d'entrailles de mouton, ou quelque chose de ce genre. Beaucoup de sang, me dit-on.

Arnold (le réalisateur de télévision venu d'Angleterre) et les autres ont filmé Mishima sur le toit d'un édifice d'Ichigaya, la salle Ichigaya, lieu que Mishima utilise pour la Tatenokai. C'est à côté d'un vaste camp de *Jieitai* situé sur une colline. Tous les membres de la Tatenokai

paradaient sur le toit, Mishima avec eux. J'espère que la Thames TV tourne un bon film, mais ne suis pas certain que Mishima soit bien représentatif du Japon ! Voici une équipe de télévision qui a fait en avion la moitié du tour du monde, en première classe, bien entendu (il devrait y avoir un syndicat pour nous aussi !), et pas un seul Japonais n'accorde à la Tatenokai la moindre attention. La vérité sur la question doit se trouver entre les deux extrêmes : la « milice privée » n'est pas aussi abominable que le croient les Britanniques, mais a beaucoup plus d'intérêt que les Japonais eux-mêmes ne l'imaginent. Juste milieu à la Scott-Stokes.

3 juillet 1969. Invité par Mishima à la première de *Hitogiri*, film de samourais plein de sang et d'entrailles. Le film commence par un duel entre samourais, où le plus âgé est victime d'une jeune lame ; le plus vieux samourai a une entaille de sabre à l'épaule, et le sang se met à lui jaillir du cou au rythme des pulsations cardiaques ; il n'en continue pas moins à se battre ; enfin, le sabre ennemi le décapite presque ; seulement alors, il se tient tranquille. Tout l'écran éclaboussé de sang. Une mort lente. Mishima lui-même jouait le rôle d'un samourai nommé Tanaka Shinbei, célèbre homme d'épée du XIX^e siècle qui s'est fait hara-kiri dans la maison d'un ancêtre de Mishima (Nagai Naonobu, un dignitaire féodal), précisément. « Ça a plongé mon ancêtre dans un grand embarras », me dit Mishima. Je le crois sans peine. Intéressant de voir Mishima dans un long métrage (de Daiei). Il n'est pas du tout mauvais acteur. Il a pourtant raté une scène. A un certain moment, Katsu Shintaro (célèbre acteur du genre Anthony Quinn) pleure et sanglote sur l'épaule de son ami Tanaka ; c'est-à-dire sur l'épaule de Mishima. Katsu transpire à grosses gouttes et sanglote tout son soûl. Mishima se détourne, pris de fou rire. Je suppose que l'on n'a pas eu le temps de refaire la scène, ou que Mishima a refusé. « Vous n'étiez

pas fameux dans cette scène avec Katsu », ai-je dit ensuite à Mishima. Il s'est contenté de rire de nouveau. Je n'ai pas regardé sa propre scène de hara-kiri. Je ne pouvais m'y résoudre. La scène de crucifixion, à la fin du film, n'était pas fameuse non plus. Que de sang !

Juillet 1969. Je suis convenu avec Mishima qu'il écrirait un article pour un supplément spécial du *Times*. L'idée est de moi. Veux le forcer un peu à dire le fond de sa pensée. Il basera son article, en partie, sur les conversations que nous avons eues ensemble au sujet des problèmes de défense. Ne l'ai pas vu depuis quelques semaines ; parlé au téléphone. Vais à Shimoda chercher l'article ; en profiterai pour passer deux jours à la plage – presque mes seules vacances, par cet été brûlant. Qu'il fait chaud et poisseux à Tokyo ! Cette fois, rencontrerai la famille Mishima, non point seulement Yukio.

15 août 1969. Rentré de Shimoda. J'ai nagé dans la piscine de l'hôtel avec les Mishima. Taquiné Mishima sur sa « virilité », sa musculation, etc. Il est petit, mais mince, et il a les muscles des épaules et des jambes bien développés. Répondit qu'il n'aimait pas les hommes gros ; que les hommes gros sont paresseux dans le domaine spirituel, etc. A la piscine, je me suis approché de lui, lui ai fait mettre les bras sur mes épaules en disant : « Tâtez et voyez, je n'ai pas du tout de muscles ! » Il a obéi puis s'est détourné, comme gêné. Intimidé. N'aime ni toucher autrui, ni être touché.

A l'hôtel, lui et Yoko faisaient chambre à part. Yukio avait une petite chambre où il dormait et travaillait la nuit. En vacances, ce fou continue à travailler la nuit. Sa chambre est minuscule. Nous nous y sommes mis en costume de bain en parlant d'A. E. Van Vogt. Nous l'aimons bien tous deux. « Ah ! c'est mon auteur de science-fiction préféré », dit-il.

J'ai pris le manuscrit de Mishima. Les caractères japonais sont si nettement tracés que j'étais capable d'en

déchiffrer quelques-uns tout seul. Il a l'écriture la plus étonnante qui soit. Si claire et droite, aisée à lire pour un étranger. Je me demande si un seul autre Japonais écrit comme ça : clair, droit, simple. Mes autres amis utilisent tous un genre de sténographie. Les caractères de Mishima s'avancent au pas. L'article lui-même n'est pas trop intéressant. Mishima semble tout ignorer de la politique japonaise ; et je ne m'intéresse pas à l'affaire Shinpuren (un événement de l'époque Meiji ; en 1877, une troupe de samouraïs qui rejetaient l'attitude occidentale du gouvernement attaqua un camp militaire ; ils furent tués pour la plupart, et les survivants se firent hara-kiri), aux samouraïs, etc. Après tout, les samouraïs ont disparu du Japon voilà près d'un siècle ; ils ont disparu avec le système féodal. Mishima semble partager l'illusion occidentale que le Japon demeure une nation de samouraïs ; certes, l'esprit samouraï subsiste – mais non les formes (toupet de cheveux, paire de sabres, kimono, etc.). Pas étonnant que Mishima s'entende bien avec les étrangers ! En lui, ils trouvent un Japonais qui *est* un samouraï. Cela fait partie de l'attrait de Mishima.

Un soir, nous sommes allés dîner ensemble à Shimoda. Langoustes. Un merveilleux petit endroit sur la mer. Nous y sommes allés en taxi, et avons eu une petite salle perchée au-dessus des vagues. La côte avait l'air plus japonaise que nature : pins dressés à des angles bizarres ; lames furieuses et ligne côtière brutale ; le soleil se couchait lentement à l'ouest en frappant l'écume de ses rayons obliques, etc. Me suis véritablement soulé au saké, ce qui n'est pas commode, en regardant les *funemushi* (insectes pareils à des bateaux de guerre) sur le balcon, à nos pieds. Dégoûtantes créatures. Étrange combinaison : la vue renversante et ces horribles insectes, rampant autour de nos chevilles.

Mangé une paire de langoustes crues, ruantes, en évidant l'intérieur avec des baguettes : délicieux. Beaucoup

de riz. Mishima et moi sommes rentrés en taxi. Que de peine il se donne pour ses invités ! Plein de malice, m'a taquiné sur mon séjour au *Kurofune* (*kurofune* veut dire « navire noir » ; l'hôtel doit son nom aux « navires noirs » de l'amiral Perry, de la flotte américaine, qui apparurent au large de Tokyo en 1853, et constituèrent le premier signe indéniable que le Japon devrait ouvrir ses portes à l'Occident après des siècles de total isolement). Nous n'avons point parlé de la littérature de Mishima. Je ne sais qu'en dire. Probablement ma faute, mais je n'aime pas beaucoup *Le Pavillon d'Or*. N'apprécie plus que la *Confession d'un masque*. Interrogé Mishima sur Sonoko (personnage féminin du livre, avec qui le protagoniste – Mishima dans la vie réelle – se trouve lié) ; il m'a répondu avoir eu « une liaison avec elle ensuite » (dans le livre, ils ne couchent pas ensemble). Il révélait cela comme un peu agréable souvenir. Pourquoi m'a-t-il fait pareille confiance ? Semblait être programmé pour avoir cette liaison. Je me demande qui est au juste cette Sonoko.

Hagiwara (un ami historien) dit que beaucoup de Japonais croient Mishima homosexuel. M'a demandé si j'étais de cet avis. Répondu que je n'en savais rien. N'en avons jamais parlé.

Septembre 1969. Parlé avec Mishima d'un livre en collaboration sur Byron. Il voulait connaître mon opinion sur la poésie de Byron. J'ai sauvé la face, mais en réalité je ne sais pas grand-chose de Byron ; et je n'aime pas ce que j'en sais. Demandé à Mishima des photographies pour accompagner son article du *Times*.

Septembre 1969. Reçu de Mishima un incroyable paquet de photos. L'une, merveilleuse, de lui en costume occidental, debout derrière un acteur de nô – ce dernier en kimono, portant le masque utilisé dans la pièce *Hagoromo*. J'adore cette photographie, car elle montre Mishima sans le célèbre masque : il a l'air enfantin, silencieux, triste.

Je suppose qu'il est véritablement comme cela, et que c'est la raison de son grand charme ; peut-être qu'il fait le bouffon tout en sachant que les autres ne sont pas dupes ; puisqu'il ne s'agit en effet que de bouffonnerie. Principal échantillon de ses clowneries : un autre portrait qu'il m'envoie le montre nu jusqu'à la ceinture, bombant des pectoraux insensés, emperlé de sueur, tenant un sabre, le long sabre que j'ai vu chez lui. L'expression de son visage est pathologique : les sourcils froncés, les yeux hors de la tête. M'a tout gâché de mon petit déjeuner, et renforcé ma résolution de ne pas voir Mishima de quelque temps. Ne peux supporter que ce genre de truc atterrisse sur la table de mon petit déjeuner. Sur la photo, Mishima porte un *hachimaki* (serre-tête) sur lequel est inscrit un mot d'ordre de samouraï médiéval : *Shichisho Hokoku* (« Sers la nation durant sept existences »). Grâce au ciel, ce n'est pas le véritable Mishima. Vraiment ?

3 novembre 1969. Je rentre de la parade du premier anniversaire de la Tatenokai. Toutes sortes d'invités importants à la parade, organisée sur le toit du Théâtre national, juste en face du palais, de l'autre côté du fossé. Pas beau temps. Une petite pluie fine, presque sans arrêt. Tokyo gris. Parmi les invités, Aso Kazuko (fille du plus connu des Premiers ministres d'après-guerre, Yoshida Shigeru) et le jeune Konoe (petit-fils adoptif du Premier ministre du temps de guerre) ; aussi des actrices – m'a plu particulièrement Baisho Mitsuko, une fille robuste ; devraient être plus nombreuses. La parade était fort embarrassante ; les élèves défilaient de long en large, dans leurs stupides uniformes, tandis que Mishima se tenait à une extrémité. Me sentais gêné pour lui. Je priais sans arrêt pour que les élèves ne ratent pas leur défilé, ne tombent pas du toit, ou quelque chose de ce genre ; je ne voulais qu'une chose : que cette parade prît fin. (Qu'est-ce que ça pouvait bien me faire ?)

La parade s'est achevée sur le salut à l'empereur, par-dessus le fossé, des élèves de la Tatenokai ; un général en retraite des *Jieitai* a passé les « troupes » en revue ; Baisho Mitsuko et Muramatsu Eiko (une autre actrice) ont offert à Mishima des bouquets de fleurs. Me demande ce que l'empereur pense de la Tatenokai et de son salut. A coup sûr, pas informé officiellement ; mais on doit être au courant de ce cirque, quelque part dans la *Kunaicho* (cour impériale). Nul doute qu'elle ne soit elle aussi gênée, à sa façon différente. Durant toute la parade, Mishima était plutôt contraint, exceptionnellement taciturne. Peu surprenant. Ensuite, il a prononcé un discours, sur *Le Chrysanthème et le Sabre* de nouveau : sa ligne habituelle. Chacun grignotait des sandwiches ou des sushis (poisson cru et riz), et buvait du thé en regardant ses pieds tandis que Mishima parlait. Ce n'est pas pour rien que ces activités avaient pour décor l'intérieur (et le sommet) d'un théâtre.

Novembre 1969. Invité par Mishima à sa pièce kabuki *Chinsetsu Yumiharizuki* (titre absolument intraduisible) au Théâtre national. Emmené Akiko (une amie). Pièce aussi longue que son titre. Pièce monumentale, avec une mise en scène monumentale. Un bateau paraît sur le théâtre, et se fend en deux sur un gros rocher ; également, un cheval blanc sur scène à un certain moment – un vrai cheval ; et il y avait une scène de hara-kiri, avec un enfant de sept ans qui s'éventre. Mélo kabuki typique, seulement plus mélo que nature ; plus sanglant. Une scène très Mishima. Neige ; les montagnes ; le pavillon d'une princesse belle comme le jour (en kimono, bien entendu). Un ennemi de la princesse débarque par hasard dans le pavillon, et est dûment fait prisonnier ; elle torture l'homme à mort au moyen d'alènes avec lesquelles ses servantes percent des trous minuscules dans le corps de leur captif, qui roule dans la neige en répandant partout du sang. Seul Mishima,

lequel a écrit et mis en scène la pièce, pouvait imaginer pareil épisode. Pourtant, le spectacle a un aspect curieusement amateur : nombreux accros techniques ; en coulisse, de lourds objets dégringolent ; les acteurs ne savent où se mettre. Digne d'un patronage. Mishima fait-il trop de choses, maintenant ?

Janvier 1970. Yukio venu dîner. Il est allé en Corée, et me presse de m'y rendre aussi pour jeter un coup d'œil aux exercices antiguérilla de la côte orientale. Il était là-bas avec Ivan Morris (lettré britannique, ami de Mishima). Aurais bien voulu les accompagner. Ont sûrement passé de merveilleux moments. Me demande ce que les Coréens ont pensé de Mishima. Maintenant, les Japonais retournent vraiment là-bas en foule – surtout les hommes d'affaires. Dois tâcher d'organiser un autre voyage en Corée, de préférence avec Mishima : pour voir comment les Coréens traitent un Japonais de droite. Au dîner, nous avons parlé des étudiants de gauche, mais le sujet n'a pas tardé à s'épuiser. Aucun de nous deux ne s'intéresse beaucoup non plus à l'Exposition universelle (qui s'est ouverte en mars à Osaka). Passé de la musique rock au gramophone, dont *Badge* et *White Room* de Cream (morceaux de rock). Mishima ne s'y intéresse pas ; il n'est pas musicien, ou n'aime pas le rock. Trop de monde au dîner. Mishima vaut mieux en tout petit comité ou seul. Il n'aime pas les grandes machines ; moi non plus.

Février 1970. Rude contretemps avec Mishima. L'autre matin, deux Japonais en costume sombre se présentent à ma porte. Les entends frapper, et sors. Deux petits bonshommes en complet-veston chantent en chœur : « Nous appartenons à la banque D... Nous représentons Mishima Yukio. » Sachant de quoi il retournait, j'aurais pu les tuer tous deux sur-le-champ ; j'avais intercepté un envoi de fonds à Mishima de la part d'un journal de

Londres ; c'était destiné à régler une contribution qu'il avait faite à un supplément spécial sur le Japon, publié par ce journal. J'avais demandé l'article à Mishima, et Londres l'avait carrément refusé.

Je n'avais pas eu le courage d'annoncer à Mishima que mon pays n'avait pas approuvé son texte. Un tel rejet de ses écrits doit constituer un cas très rare, et je me suis demandé si ma traduction était en cause. Quoi qu'il en soit, les deux banquiers venaient manifestement chercher l'argent ; il est à présumer qu'ils avaient téléphoné à Mishima pour lui demander ses instructions, et qu'il leur avait dit d'aller chercher l'argent tout de suite (il est fort précis quant aux questions d'argent). Ai fait entrer les banquiers et, m'étant fait confirmer la nature de leur mission, les ai priés de vider les lieux sans autre forme de procès ; je n'y suis pas allé par quatre chemins. « Nous représentons Mishima Yukio » ; voyez-vous ça ! Ils étaient si pénétrés de leur importance ! Il fallait voir leur figure, tandis que je les mettais à la porte : n'en revenaient pas ; probablement la première fois de leur vie qu'on les mettait à la porte. « Nous représentons Mishima Yukio ! » Ils s'étaient pris pour des messagers de l'empereur. Pourtant, ai aussitôt envoyé l'argent à Mishima. Nous étions à égalité : match nul.

5 août 1970. Peu vu Mishima cette année, mais réinvité à Shimoda. Donald Keene (lettré américain, ami de Mishima) y va en même temps. Yukio voulait nous y voir tous deux simultanément ; je suppose qu'il a une cour d'invités comme d'habitude. J'y vais avec Akiko.

15 août 1970. Rentré de Shimoda. Même scénario que l'an dernier. Seulement, plus de monde. Mishima entouré d'une véritable suite, dont un beau jeune homme du Théâtre national. Toute une collection d'amis de la famille, en outre ; j'ignore qui ils étaient au juste. Un peu vu Yoko, cette fois. Jolie femme. Elle semble diriger

la famille. Prend toutes les décisions pour la vie quotidienne ; quand la famille se rend à la plage, etc. Quand et où. Mishima jouait le rôle de mari dont la femme porte la culotte. Aimait ça. S'encombrait d'épuisettes et de ballons pour les enfants, et suivait le mouvement en direction de la plage. Yoko pilotait la grosse voiture américaine bleu vif. Typique de Mishima d'avoir une grosse voiture étrangère (difficile à garer) plutôt qu'une voiture japonaise ordinaire, moins voyante. Mais il ne conduit pas du tout. Intéressant que Yukio choisisse de prendre toujours ses vacances à Shimoda, et non avec les autres bourgeois riches, à Karuizawa. Il cultive la différence.

Passé une charmante journée sur la plage avec les Mishima : sable blanc, soleil ardent. Yukio couché sur la plage au milieu d'un éparpillement de magazines bon marché, écoutant à la radio de la musique pop japonaise. Il portait un drôle de costume de bain, minuscule, en coton noir, à grosses boucles de cuir sur les cuisses : kitsch à nouveau. Il ne nageait guère. Yoko m'a confié qu'il a peur de la mer. Deux enfants avec nous : Noriko, la fille, belle et tranquille, très féminine pour ses onze ans ; Ichiro, un petit sauvage aux dents blanches, très bronzé – de deux ans plus jeune. Seule Yoko peut en venir à bout. Les enfants taquinaient Mishima sur son costume de bain : « Tu ne veux pas nous faire un strip-tease, papa ? », etc. Mishima se roulait dans le sable sur le dos, avec une fois de plus un narcissisme évident. Quel drôle de bonhomme ! Est allé nager avec Ichiro, mais ne voulait mener son fils que de quelques mètres dans les brisants bien que les vagues ne fussent pas hautes ; ils avaient avec eux un matelas de caoutchouc. Malgré tout, il doit réellement avoir peur de la mer. Comique : alors que ses livres comportent de si nombreuses descriptions de la mer. On ne s'en douterait jamais.